

Lettres d'étudiants allemands tombés au front

HANS STEGEMANN, étudiant en agronomie à Eberswalde, (P.215-224)

Né le 28 mars 1893 à Wutzenow, Kreis Prenzlau

Mort le 20 septembre 1916 à Swinjuchy (Wolhynien)

En France, environ 100 km avant Paris, sur la route de Cambrai à Péronne,
Le 28 août 1914,

Nos hommes sont des héros, ils ne reculent jamais. Le sergent Stuck, un bon camarade, reçut une balle qui lui traversa les poumons, juste à côté de moi, il est mort sur le coup. Nous l'avons enterré au cimetière de Caffanciers, avec le lieutenant Lorenz. Comme nous n'avions pas de cercueil, j'ai enveloppé le corps de branches de sapin ; sur la tombe, nous avons mis une croix. Mon lieutenant Rogge reçut une balle qui traversa son shako ; il s'écroula, mais finalement la balle avait juste égratigné le haut de son crâne et il perdit connaissance. Aujourd'hui, il a retrouvé sa bonne humeur et remonte à cheval. Le soldat Heimbug est mort avec ces mots, un sourire sur les lèvres : « La victoire sera à nous ! ».

Le lendemain de la bataille, je me suis rendu à l'église qu'on avait transformée en hôpital de campagne. Les hommes qui ont reçu une balle dans les poumons vont bien, presque mieux que les blessés légers. Le poumon se referme facilement parce que les balles ne font qu'un petit trou bien délimité. Tous n'avaient qu'une question sur les lèvres : « Comment ça se passe au front ? Tout est-il de nouveau sous contrôle ? » « Mes braves, j'en reviens juste – tout va bien. Nous avons bien avancé et donné une bonne raclée aux Anglais. » En entendant ça, les hommes sourirent et s'endormirent comme des enfants, tous confiants et rassurés. Ils souffrent sans se plaindre. Les blessés graves sont affreux à voir, surtout ceux qui parlent tout seul. Hier, j'ai traversé le champ de bataille à cheval. Nous sommes environ un Allemand contre dix Anglais. Je n'en dirai pas plus sur le champ de bataille. On ne comprend pas comment on a pu survivre. On devient calme et insensible. Je n'ai pas laissé ma pipe s'éteindre de la journée. Tous à Paris ! Nous aussi !

Coucy le Château, le 18 septembre 1914,

Un cycliste dévale la colline, hors d'haleine : « Message du Commandant (nom illisible), les chasseurs n'ont plus de munition ! ». J'éperonne mon alezan. Demi-tour, au galop. Je trouve un train de munitions de chasseurs. « Vite, au galop, à droite ! ». Toujours au galop, nous faisons avancer les chevaux. Nous escaladons la colline, en avant, en avant, à travers l'artillerie lourde qui tire au-dessus de nos têtes. Nous voyons voler de grands obus, mais comme nous les voyons de derrière, nous les voyons plus longtemps. Toujours en avant ! « Où se trouvent les chasseurs ? », j'interpelle les hommes. Les shrapnells explosent, des blessés boitent et se traînent péniblement vers l'arrière. Parmi eux, un chasseur blessé au bras. « Alors, mon garçon, comment ça va ? ». Il rit : « Bien. On est en train de leur botter le c... Il nous faut juste de nouvelles munitions ». « Adieu, bonne chance et bon rétablissement ! ». Je continue mon chemin.

Encore une vareuse verte. Un soldat de 1^{ère} classe revient. « Qu'est-ce qui se passe ? » « Plus une seule balle ! » « Mais en voilà ! » « Dieu merci ! » « Monte sur la voiture ; maintenant montre-moi où sont les autres ». Encore quelques mètres et les voilà. Lorsqu'ils me voient, ils tirent leurs dernières balles. Ils voient que je leur en amène des nouvelles – 4000.

Entretiens, la situation commence à devenir sérieuse. L'homme qui, tout à l'heure, était assis sur la voiture de munitions est par terre. Sa jambe est fichue, on l'ampute tout de suite. J'arrête mon cheval à côté d'un train de munitions d'artillerie, six voitures, plus les miennes. L'ennemi a maintenant ajusté ses tirs. Voilà que le spectacle commence. Sss...rrr...sch... ! On a l'impression qu'un géant frappe de sa canne les feuillages des chênes. Tous les chevaux de la 5^{ème} voiture d'artillerie sont par terre, 3 à gauche, 3 à droite ; les jambes en l'air, ils tressaillent. Les artilleurs rampent sur le sol, beaucoup sont morts. Et l'instant avant, la colonne était encore intacte et de bonne humeur. Maintenant, elle semble avoir été écrasée par une tapette géante. Ma voiture de munitions se trouve au beau milieu de ce chaos. Mais je ne mets toujours pas pied à terre. « Si une balle vous est destinée, on ne peut rien y faire, c'est le destin ! », dit toujours un chasseur et il a raison. Mes hommes descendent les caisses de munitions comme s'ils se trouvaient, un dimanche, sur la grande place de leur village, en comptant tranquillement : 100, 200, 300, 400, etc. et en entassant les caisses. Stoïques, les chasseurs viennent chercher les balles. Les Anglais ne vont pas se sauver, et les Holsteiner (comprendre : les Allemands du nord) ne perdent jamais leur sang-froid. Quand un obus passe à côté d'eux, ils rigolent et imitent le sifflement. Lorsque un des hommes voit que je fume ma pipe, il dit « C'est vrai ! », sort une cigarette et se met à fumer, lui aussi. « J'ai failli l'écraser ! ». Toujours stoïque ! Un autre enlève son shako et le regarde. Il est complètement troué de balles. « J'espère qu'il ne pleuvra pas à travers ! », dit-il et le remet sur sa tête. « Voilà, maintenant vous avez de nouvelles cartouches ». Là-dessus, mon cheval trébuche et s'écroule sous moi. Je descends, je n'ai pas le temps, je dois porter les munitions en première ligne. Lorsque je reviens, mon cheval vient vers moi, en pleine forme, et me renifle. Trois balles ont frôlé sa croupe et il a eu peur, c'est tout. Quant à moi, une balle a traversé mes guêtres. Au même endroit que la première fois. Il va donc falloir en acheter une 3^{ème} paire ! Une autre balle a troué la manche de ma tunique. Mais j'ai sauvé ma peau !

Les lettres suivantes, datées du 23 novembre 1915 au 6 septembre 1916, ont été envoyées du front de l'est, en Russie. (Pas traduites)

11 novembre 1916 → lettre du Général Litzmann aux parents pour leur annoncer la mort de leur fils, tombé au champ d'honneur (Pas traduite)